

# UNE GRANDE PREMIÈRE A CARLSRUHE

Par M. L. de Fourcaud

## L'« APOLLONIDE » AU THÉÂTRE GRAND-DUCAL

Carlsruhe, dimanche soir.

Il y a des années que j'ai entendu parler pour la première fois de la tragédie antique, imitée d'Euripide par Leconte de Lisle et mise en musique par M. Franz Servais. En ce temps-là le compositeur accomplissait sa tâche en toute l'ardeur de sa foi et les musiciens auxquels il avait montré quelques fragments de sa partition les déclaraient admirables. Liszt, un soir, durant son dernier séjour à Paris, dit très haut, dans une réunion d'artistes, les belles espérances que lui faisaient concevoir les scènes achevées, où il sentait une sincérité profonde, une intime force d'émotion, une pure noblesse, une grandeur vraie. « Tandis que la plupart des compositeurs ajoutait le maître illustre, se confinent au rôle, de faiseurs de musique, et produisent à la hâte des opéras quelconques appelés à n'avoir qu'un jour, M. Servais s'enferme en son idéal et se confie au temps qui mûrit les pensées et assure les formes. L'exemple qu'il donne doit lui mériter le respect de tous en attendant que l'œuvre, parvenue à l'état définitif lui vaille une juste admiration. » Ces paroles de Franz Liszt me sont toujours restées dans la mémoire. J'éprouve une réelle joie à les répéter aujourd'hui que les justifie l'événement.

A travers toutes les circonstances de sa vie, avec une simplicité, une ferveur et une conscience infinies, en un désintéressement absolu des choses extérieures où son amour-propre eût pu trouver son compte, l'auteur a poursuivi son but : la réalisation plénière de sa conception. Ce but n'était pas un vain rêve. A un certain moment, il s'en fallut de peu que le théâtre de la Monnaie nous révélât l'*Apollonide*. J'ignore quels obstacles se dressèrent à l'encontre de ce dessein. Les fortes œuvres ont leurs destinées. Celles de la tragédie lyrique de M. Servais devaient s'accomplir en Allemagne. Hélas ! rien n'accuse plus décisivement la désastreuse organisation de nos ressources théâtrales comme la nécessité où se voient des musiciens de langue française d'aller demander à l'étranger l'hospitalité pour leurs ouvrages les plus chers. Comment se garder de tristesse en constatant qu'un drame lyrique écrit par un poète français tel que Leconte de Lisle, magnifiquement animé de musique par un artiste de notre race tel que M. Franz Servais, n'a rencontré ni en Belgique ni en France une scène pour l'accueillir dignement ?

\* \*

Voilà le résultat d'une centralisation invétérée.

Je sais que l'initiative privée et la bonne volonté des villes peuvent commencer à modifier la situation. Mais je vois aussi, malheureusement, plus que jamais, que sans le concours des grands pouvoirs publics, on ne constituera rien de durable. Ce concours, cet encouragement à la décentralisation efficace, qu'il me soit permis de saisir cette occasion de le réclamer encore. Il y va de l'avenir de notre école à coup sûr. Car à quoi servent les Conservatoires où l'on enseigne s'il est presque impossible à ceux qui savent de mettre en lumière leurs créations ?

Nous ne saurions oublier qu'en ce théâtre de Carlsruhe, où nous amène l'exécution de l'*Apollonide*, les *Troyens* d'Hector Berlioz ont été représentés pour la première fois, cinq ou six ans déjà passés, dans la forme voulue par le glorieux compositeur français et dans toute leur étendue ; qu'on y a donné le *Benvenuto Cellini* du même Berlioz, comédie musicale très aimée des Allemands, d'un rare éclat en certaines parties et que notre Opéra-Comique n'a même pas songé encore à nous offrir ; qu'on y a mis à la scène d'original une œuvre française fort méritante : le *Drack* de MM. Hillemacher, et qu'on n'y compte nullement clore de si tôt la série. On fait au théâtre de Carlsruhe, en somme, ce qu'on devrait faire en tous les théâtres de nos grandes villes. Et je crois pouvoir démontrer qu'on l'y pourrait faire au profit de l'art, à l'honneur des artistes et dans l'intérêt des villes elles-mêmes. Il ne s'agirait que de s'entendre et de vouloir.

A l'heure qu'il est, c'est l'*Apollonide* qui est en cause au grand-duché de Bade. Au sortir du spectacle, obligé de résumer au plus bref des faits et des idées qu'il faudrait développer, on me pardonnera de procéder par notes sommaires. Je dirai tout de suite que M. Félix Mottl, le chef d'orchestre accompli dont l'éloge n'est plus à faire, est l'âme de la représentation comme il est l'âme, ici, de toute interprétation lyrique. Il n'y a, certainement, nulle part, en ce moment — sauf à Vienne, où règne M. Hans Richter, prince incontesté des chefs d'orchestre — un homme de sa maîtrise à dégager d'un drame musical tout ce qui s'y recèle d'action, d'émotion, d'intentions, de couleurs. Sous sa direction, l'équilibre est constant entre la musique, la parole, la mimique et la mise en scène. L'évocation du drame en résulte à sa pleine intensité. Plus loin, je nommerai les artistes chargés des principaux rôles. Qu'il me suffise de constater, dès à présent, que l'œuvre de si rare élévation de M. Servais éclate en son caractère entier.

\* \*

Le poème de Leconte de Lisle est sorti de la tragédie d'Euripide qui a pour titre : *Ion*. La légende du héros était chère entre toutes aux Athéniens, car elle rattachait par des liens nouveaux la gloire de leur ville aux divines histoires. Ion, fils d'Apollon et de Kreousa, princesse du sang d'Erechtée, avait été abandonné dès le berceau, et, inconnu de tous, confié aux soins de la Pythie de Delphes. Kreousa, sur ces entrefaites, avait épousé Xouthos, roi d'Athènes. Des années s'étaient écoulées : les royaux époux restaient sans héritiers. Un jour, comme ils allaient consulter l'oracle d'Apollon, le dieu voulut que la reine reconnût son fils. Ion, à partir de ce moment, fut salué prince en Attique, et la splendeur athénienne lui dut d'éclatants rayons. C'est là le sujet traité par Euripide en ce charme de poésie qui lui était propre et s'alliait à un puissant et solennel sentiment des influx sacrés. Tout drame grec est, d'ailleurs, dominé par cette idée que les dieux imposent des fatalités à nos humanités misérables.

Le poète français ne s'est écarté en rien de l'action et de la doctrine. Comme dans les *Erynnies*, bien peu lui appartient, ici, en dehors de l'éclat de ses vers. Au premier acte, nous sommes à Delphes, à l'entrée du temple, proche du bois d'Apollon, où croissent le laurier et le myrte. L'adolescent Ion, qui s'ignore lui-même, emplit de ses jeux l'enceinte vénérable, inondée, au lever du rideau, des éblouissants rayons de l'aurore. Au seuil fatidique, Kreousa le rencontre et sent battre son cœur. C'est en cette scène d'Euripide que Racine avait pris l'idée du dialogue si pur d'Athalie et de l'enfant Eliacin. A son tour paraît le roi Xouthos, environné de magnificence. Introduit dans le temple, il en ressort presque aussitôt, prêt à reconnaître pour fils, suivant la sentence de l'oracle, l'adolescent offert à sa vue. Donc, tout de suite, en présence des prêtres et des guerriers, il associe le jeune Ion à sa royauté même.

Cependant, en l'âme de Kreousa, une poignante jalousie est entrée. Son fils, le fils d'A

pollon, elle ne l'a point retrouvé et Xouthos retrouve, soudain, le fils qu'il eut d'une rivale ! Un vieillard, qui la voit pleurer au début du second acte, dans une solitude voisine de sa tente, recueille de ses lèvres le désir de la mort d'Ion. Par lui s'accomplira le vœu sinistre de la reine. Mais, pour le meurtre, qu'il n'emploie pas le fer. La reine lui remet un anneau dont le chaton conserve quelques gouttes du sang de Gorgô, le poison le plus terrible. Au festin qui réunit, là-bas, les prêtres du dieu delphique et les compagnons de Xouthos, autour du héros Ion, le vieillard versera le sang fatal dans la coupe du prédestiné.

\* \*

Aussitôt le décor change. C'est maintenant le festin devant nous, avec ses joies, avec ses chants, avec ses danses sacrées. Au fond de la coupe offerte à Ion, le poison sommeille. Il va la porter à ses lèvres, lorsque, brusquement, sur le vin vermeil, luit un rayon auroral. Le héros, frappé de ce signe, consacre une part du liquide, en le versant à terre, en hommage au dieu du Jour. Une mystérieuse colombe s'approche du vin répandu sur le sol, et on la voit mourir. C'est donc qu'un crime a été préparé. Au milieu de l'émotion des spectateurs, les guerriers s'emparent du vieillard. Mais, sur lui, voici que l'on découvre le propre anneau de Kreousa. O stupeur ! La coupable est la reine elle-même. Les juges sacrés prononcent à l'instant sa sentence de mort. Le héros Ion reçoit mission de faire justice.

Quand le rideau se lève pour le dernier acte, une vague épouvante éveille Kreousa, dans la tente où elle repose. Du dehors des cris farouches retentissent, qui vont se rapprochant. Les craintes de la reine n'étaient pas un pressentiment sans cause. On la poursuit pour l'immoler. A travers les rochers et le bois, ses suivantes dirigent sa fuite éperdue. Elle a, enfin, gagné le temple : elle embrasse de ses deux bras l'autel protecteur. Vain refuge ! Jusque devant l'autel, Ion doit la frapper. Mais, juste à ce moment, l'oracle parle. La Pythie se dresse dans une auréole de bleuâtre lumière. Elle remet au héros la corbeille où furent conservés les langes de l'enfant et le collier qui ornait son cou. Par la faveur d'Apollon, la mère a reconnu son fils. La flamme du trépied monte, son flamboiement embrase le sanctuaire. L'espace s'ouvre dans la splendeur. En présence du dieu, Kreousa couronne le divin Apollonide pendant qu'au loin, en plein azur, en pleine aurore, se dévoile la vision de la future Athènes, glorifiée par les Muses, chantée par les voix de l'avenir.

J'ai redit succinctement les faits du drame antique, tels que vient de me les rendre le théâtre de Carlsruhe, avec cette apothéose qui en est une légitime déduction. Les lecteurs les moins avertis des choses helléniques ont pu s'apercevoir que plus d'un élément en a été repris par les modernes, un peu plus même que de raison — notamment la reconnaissance finale. Mais il ne faut point juger les moyens dramatiques à l'état de formules ; il sied de remonter à leurs sources afin d'y ressaisir leur véritable effet et leur portée. J'atteste que la scène de Kreousa reconnaissant son fils, le fils du dieu, sous les auspices d'Apollon, dans une atmosphère sainte où la réalité se pousse à l'hallucination est grande et poignante. Sans doute, en ce qui touche le choix d'un sujet d'un drame nouveau, j'eusse préféré quelque légende intéressant moins directement ou plutôt moins exclusivement les anciens Grecs et plus rapportée à nos idées, à nos soucis. Ce qu'un Euripide a pu faire pour ses concitoyens, je regrette qu'un Leconte de Lisle ne l'ait pas voulu tenter pour nous en confiant à M. Servais un poème tout entier de sa création et nous obligeant moins, en son point de départ et en sa conclusion, à reconstituer en nous l'âme de l'Hellade. Seulement, cela posé, c'est ici une tragédie grandiose, où circule le souffle humain et, dans sa particularité hautaine, lyrique supérieurement.

\* \*

Par sa forme et son caractère général, le poème se rapproche davantage des conceptions familières à Glück que de celles de Richard Wagner. Une telle observation va, du reste, sans ombre de critique, car l'esthétique des tragédies de Glück est, littérairement, très large, et, musicalement, susceptible de nobles extensions. M. Franz Servais, esprit très élevé, très cultivé, d'une nette indépendance, a profité de l'enseignement wagnérien, par lequel se sont agrandis et humanisés tous les horizons lyriques. On le sent tout vibrant de l'admiration des chefs-d'œuvre du maître ; mais il est, justement, trop wagnériste au profond de son cœur, pour ne tirer des leçons de l'art de Bayreuth que le zèle du pastiche. Maint détail de sa partition peut éveiller le souvenir de l'auteur de la *Tétralogie* ; il se dégage de l'ensemble — et surtout du troisième acte — un sentiment de personnalité.

Ses idées larges, spacieuses, d'un tour mélodique éminemment tendre et généreux, ont souvent un accent particulier. Il les développe, les symphonise et les colore à son gré, en parfait accord avec les situations et la nature des personnages, en étroite union avec les paroles impeccablement déclamées. Chacun de ses héros est dominé d'un sentiment spécial, qui est l'extériorisation de ses mobiles intérieurs. Ion nous apparaît comme une émanation de la pensée religieuse ; Xouthos est l'incarnation des pompes royales ; Kreousa représente l'humanité trompée par les apparences et dont les torturantes angoisses se fondent sur la fatalité des erreurs.

En suivant ces indications, que de belles pages j'aurais à relever ! D'abord, au premier acte, les scènes naïves et charmantes où se peint la jeunesse insouciant et religieuse de l'Apollonide, dans l'enceinte sacrée ; la rencontre d'une si limpide poésie de Kreousa et de son enfant. Au second acte, parmi les grâces des danses et des pantomimes du hiératique festin, éclate la pure beauté de l'épisode de la coupe. Plus loin, c'est l'ampleur des lamentations autour de la reine condamnée. Et c'est, enfin, la grande scène du sanctuaire, en laquelle se déroule la majesté d'un thème quasi beethovenien et tout le lumineux finale de la vision sur l'avenir.

Le caractère essentiel, à mon avis, de cette partition, pleine et libre, mais où rien n'est laissé en oubli, git en sa franchise mélodique. L'auteur n'est pas de ceux pour qui la musique est, avant tout, une technique. Il se fait honneur de ses pensées longues et pures, dont plusieurs me semblent d'un rare élan et qui toutes sont expressives et présentées sous le jour qui convient. La mélodie continue s'enveloppe, d'ailleurs, d'un riche manteau d'harmonies, mises en saillie par une instrumentation rayonnante, variée, sûre et légère. Nulle part la voix n'est étouffée, toutes les parties, étant écrites pour contribuer à une expression, se détachent au point qui sied. Les influences qui ont agi, manifestement sur M. Franz Servais sont celles de Glück, de Wagner et aussi de Liszt et de Berlioz. Mais, encore un coup, cette complexité s'est fondue dans un ensemble neuf, empreint de personnalité.

\* \*

Il ne me reste plus qu'à rendre aux interprètes créateurs des rôles la justice qui leur est due. Le théâtre de Carlsruhe possède, en la personne de Mme Mailbac, une artiste d'élite. Elle fait vivre d'une vie puissante le type de la Reine possédée d'un destin fatal. En elle la tragédienne s'égale à la cantatrice. Le ténor Gerhauser représente avec talent l'Apollonide Ion. MM. Plauk et Nebe, chanteurs habiles doublés d'excellents comédiens, personnifient le roi Xouthos et le vieillard. A Mlle Friedlein est échu le personnage de la Pythie. Grâce à M. Mottl, tout est à son plan ; tout s'anime et réalise le drame intégral. Les chœurs faiblissent de ci de là ; mais l'orchestre déroule en perfection ses sonorités significatives. On sort du théâtre pénétré de l'impression de l'art.

Et, pour conclusion à ces notes hâtives, j'exprime le vœu que nous entendions bientôt en France l'œuvre librement et fièrement classique, au sens fort du terme, que nous venons d'applaudir. *L'Apollonide* aura vâte pris sa légitime place dans l'opinion des artistes : une place haute — et à part.

Fourcaud